



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

7 | 2008

Le possédé spectaculaire

L'Exposition *Animal* au musée Dapper

jusqu'au 20 juillet 2008

Erwan Dianteill



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1124>

DOI : [10.4000/gradhiva.1124](https://doi.org/10.4000/gradhiva.1124)

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2008

Pagination : 148-149

ISBN : 978-2-915133-86-8

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Erwan Dianteill, « L'Exposition *Animal* au musée Dapper », *Gradhiva* [En ligne], 7 | 2008, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1124> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.1124>

Compte rendu

EXPOSITION *ANIMAL*, MUSÉE DAPPER,
JUSQU'AU 20 JUILLET 2008.

Catalogue : *Animal*, sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau. Paris, Dapper, 2007, 500 p.

L'exposition *Animal*, qui se tient au musée Dapper jusqu'en juillet 2008, va bien au-delà de la présentation d'une collection de sculptures et de masques zoomorphes. Elle est porteuse d'une profonde réflexion sur la relation de l'homme à l'altérité *vivante*, qu'il s'agisse des bêtes ou des esprits, et sur la façon de la représenter matériellement. Les pièces exposées donnent ainsi des matériaux pour penser à la fois la différence entre l'homme et l'animal, et la parenté qui les lie.

Par la chasse et l'élevage, les Africains « pré-modernes » sont en contact constant avec des êtres vivants, animaux domestiques ou sauvages que l'on tue pour se nourrir. Mais leur cosmologie inclut aussi un autre genre d'êtres : les esprits. Ce qui apparaît avec une grande puissance dans beaucoup de pièces exposées, c'est que l'animal, dans sa forme extérieure, est un modèle permettant de représenter ce qui est vivant sans être humain. En d'autres termes, puisque les esprits sont invisibles, comment les imaginer ? Puisqu'ils ont en commun d'être animés sans être des *personnes*, on peut se servir de l'apparence des bêtes pour les figurer. Mais ceci implique que l'image sculptée ne peut pas être celle de l'animal tel qu'il se présente à nous dans le monde ordinaire, sans quoi on n'y verrait

rien d'autre qu'un simulacre du chien ou du buffle. La plupart des objets exposés visent donc à traduire un paradoxe : comment figurer des êtres qui ne sont ni des hommes ni des animaux ordinaires, en utilisant pourtant des éléments zoomorphes et anthropomorphes ?

On reviendra plus loin sur la première salle, consacrée à Julie Bessard, une artiste contemporaine dont les installations prennent tout leur sens une fois vus les deux espaces consacrés à l'art africain pré-moderne. La muséographie n'étonnera pas les habitués du musée Dapper : les salles sont plongées dans la pénombre, les objets bien mis en valeur par des éclairages délicats. La première salle est consacrée à des objets d'Afrique de l'Ouest, tels les masques cimiers bamana du Mali, dits *tyiwara*, qui présentent des antilopes stylisées, un masque baoulé de Côte-d'Ivoire, dit *kplekple*, donnant à voir une bête à cornes, ou une statue baoulé dite *mbotumbo* représentant un singe cynocéphale. Ces objets sont des « classiques » de l'art africain, mais on les admire ici avec un regard neuf, focalisé sur leur zoomorphisme. D'autres pièces, peut-être moins célèbres, sont extrêmement intéressantes, comme ce masque heaume bidjogo de l'archipel des Bissagos (Guinée-Bissau), composé de bois, de feuilles de palme et d'un rostre de poisson-scie, le tout ressemblant à un poisson-scie, ou bien ce masque igbo du Nigeria, dit *ogbodo enyi*, composé d'une partie concave figurant un éléphant ou un phacochère surmonté d'une tête humaine convexe, ou bien encore cet étonnant masque samo du Burkina Faso dit *ban-gule*, intégralement composite puisqu'il est fait d'éléments plastiques évoquant un ser-



Fig. 1 Bamana, Mali, région de Ségou, masque-cimier *tyi wara* figurant une antilope, collection particulière. © Musée Dapper, Paris, photo Hughes Dubois.



Fig. 2 Bidjogo, Guinée-Bissau, archipel des Bissagos, masque zoomorphe *kaissi* représentant une raie, collection particulière. © Musée Dapper, Paris, photo Hughes Dubois.

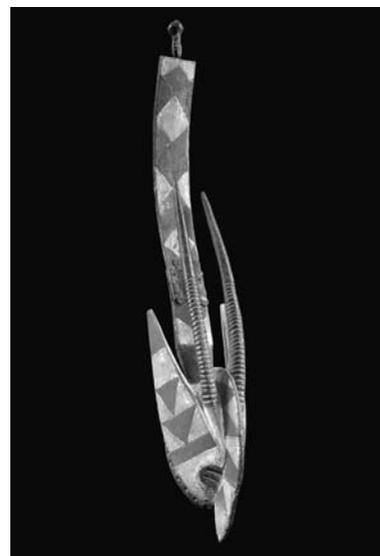


Fig. 3 Samo, Burkina Faso, masque *ban-gule*, figuration hybride évoquant un python, une antilope, un oiseau et un mammifère, collection particulière. © Musée Dapper, Paris, photo Hughes Dubois.



Fig. 4 Baule, Côte d'Ivoire, masque *kple kple*, collection particulière. © Musée Dapper, Paris, photo Hughes Dubois.



Fig. 5 Igbo, Nigeria, masque *ogbodo enyi* anthropozoomorphe composé d'une part de traits empruntés à l'éléphant et d'autre part d'une tête humaine. © Musée Dapper, Paris, photo Hughes Dubois.



Fig. 6 Hemba, République démocratique du Congo, masque *so'o*, collection particulière. © Musée Dapper, Paris, photo Hughes Dubois.

pent, une antilope, un oiseau et un mammifère. Avec ce dernier objet, on voit comment on peut évoquer les esprits au moyen d'une création chimérique que rien ne permet d'identifier précisément.

Les pièces présentées à l'étage proviennent d'Afrique centrale. Dès l'entrée dans cette salle, on est frappé par la différence entre deux masques, tous deux du Cameroun, qui représentent un même animal, l'éléphant. Le premier est un cimier apparemment originaire de la chefferie babanki-tungo. C'est une sculpture en bois relativement naturaliste, l'éléphant est aisément identifiable par ses attributs distinctifs : oreilles, défenses, trompe. La seconde pièce est un masque bamileke de l'ouest du pays. L'artiste a utilisé une tout autre technique, puisqu'il s'agit d'une parure de perles et de tissu de couleur noire, blanche et rouge, portant deux grands disques. Rien de commun ou presque entre ces deux masques, qui figurent pourtant un même animal : on voit ici combien l'élaboration plastique prime sur le modèle naturel. Parmi les beaux objets exposés, le masque hembra de République démocratique du Congo, dit *so'o*, donne à voir une face de chimpanzé souriant largement, grimaçant presque, les sourcils relevés bien haut. Il s'agit d'un masque funéraire à la fois drôle et effrayant, un grotesque utilisé pendant la période de deuil. La ressemblance du singe et de l'homme y est magistralement exploitée afin de marquer le statut incertain du mort dans cette phase liminaire.

Revenons maintenant à la première salle, où l'on peut admirer les installations de Julie Bessard. Des rubans de paille rouge ou noire sont agrafés pour former des structures zoomorphes, suspendues au plafond. Ces suspensions sont en outre vivement éclairées afin de créer des ombres projetées sur le mur blanc. Il est bien difficile d'identifier clairement les animaux représentés par ces objets en suspension ; certains ressemblent à des coquillages, d'autres à des oiseaux, d'autres encore à des papillons, des serpents ou des méduses. L'impression de flottement est renforcée par la projection de fausses ombres, ne correspondant à aucun mobile, ainsi que par

un système de fils, de poulies et de petits moteurs invisibles mettant en branle, déformant parfois ces objets qui semblent naviguer « entre deux eaux » ou « entre deux airs ». Même si les techniques utilisées par Julie Bessard diffèrent évidemment de celles des artistes « traditionnels » africains, on retrouve dans son œuvre l'évocation d'un monde étrange, animé par des forces inconnues, un univers ni humain ni vraiment animal, vaguement inquiétant.

Pour finir, soulignons la qualité du catalogue de l'exposition. La reproduction photographique est splendide, à l'exception peut-être des photographies animalières proprement dites, avec des gros plans un peu écrasants ; les contributions scientifiques sont très utiles. Les textes d'Alfred Adler, Viviane Baecke, Luc Pecquet (accompagné de splendides photographies de dessins servant à la divination par le renard des sables), Anne-Marie Bénézech apportent un éclairage anthropologique sur la place de l'animal et sa représentation dans les cultures africaines. Jérôme Souty complète ces articles africanistes par un texte sur le sacrifice animal dans les religions afro-brésiliennes. Ezio Bassani, Anne-Marie Bouttiaux, Daniela Bognolo, Stefan Eisenhofer, Arthur P. Bourgeois, Anne van Cutsem-Vanderstraete proposent quant à eux des contributions qui ressortissent plutôt à l'histoire de l'art (bien que la distinction entre cette discipline et l'anthropologie soit souvent peu pertinente). Notons deux chapitres particulièrement originaux : un texte archéologique de John Parkington sur les peintures rupestres, et une courte « méditation » de l'écrivain Patrick Chamoiseau sur l'œuvre de Julie Bessard.

Depuis une vingtaine d'années, le musée Dapper propose des expositions thématiques d'art africain et des catalogues à la fois beaux et savants. Cette combinaison est à nouveau pleinement réussie avec *Animal*.

Erwan Dianteill
erwan.dianteill@ehess.fr